détruit le premier, et fort heureusement, car il serait triste que les paresseux fissent fortune, et que les gens actifs qui sèment le grain ne récoltassent que le vent.

— Les paresseux réussissent quelquefois, me répondit-il gravement; j'en sais un exemple que je puis vous conter.

— Vous avez donc des contes sur toutes choses ? m'écriai-je.

— Contes et chansons, c'est toute la vie, me répondit-il froidement.

LA PARESSEUSE

Il y avait une fois une mère qui avait une fille très-paresseuse et qui n'avait de goût pour aucune espèce de travail. Elle la conduisit dans un bois, auprès d'un carrefour, et se mit à la battre de toutes ses forces. Près de là passait par hasard un seigneur qui demanda à la mère pourquoi ce rude châtiment.

— Mon cher seigneur, répondit-elle, c'est que ma fille est une travailleuse insupportable : elle nous file jusqu'à la mousse qui garnit les murs.

— Confiez-la-moi, dit le seigneur, je lui donnerai de quoi filer toute son envie.

— Prenez la, dit la mère, prenez-la, je n'en veux plus.

Et le seigneur l'emmène à sa maison, ravi de cette belle acquisition.

Le soir même, il enferma la jeune fille toute seule dans une chambre où était un grand tonneau plein de chanvre. C'est là qu'elle se trouva dans une grande peine.

— Comment faire? Je ne veux pas filer, je ne sais pas filer!

Mais vers la nuit, voici trois vieilles sorcières qui frappent à la fenêtre, et la fille les fait entrer bien vite.

— Si tu veux nous inviter à tes noces, lui dirent-elles, nous t'aiderons à filer ce soir.

— Filez, mesdames, répondit-elle bien vite, je vous invite à mon mariage.

Et voilà les trois sorcières qui filent et filent tout ce qu'il y avait dans le tonneau, tandis que la paresseuse dormait à loisir.

Le matin, quand le seigneur entra dans la chambre, il vit tout le mur garni de fil, et la jeune fille qui dormait. Il sortit sur la pointe du pied et défendit que personne entrât dans la chambre, afin que

la fileuse pût se reposer d'un si grand travail. Cela n'empêcha pas que le jour même il ne fît apporter un second tonneau plein de chanvre; mais les sorcières revinrent à l'heure dite, et tout se passa comme le premier jour.

Le seigneur fut émerveillé, et comme il n'y avait plus rien à filer dans la maison, il dit à la jeune fille :

— Je veux t'épouser, car tu es la reine des filandières.

La veille du mariage, la prétendue fileuse dit à son mari :

— Il faut que j'invite mes tantes.

Et le seigneur répondit qu'elles seraient les bienvenues.

Une fois entrées, les trois sorcières se mirent auprès du poêle ; elles étaient horribles ; quand le seigneur les eut vues dans toute leur laideur, il dit à sa fiancée :

— Tes tantes ne sont pas belles.

Puis, s'approchant de la première sorcière, il lui demanda pourquoi elle avait un si long nez.

— Mon cher neveu, répondit-elle, c'est à force de filer. Quand on file toujours, et que toute la journée on branle la tête, le nez s'allonge insensiblement.

Quand le seigneur les eut vues dans toute leur laideur, il dit à sa fiancée : « Tes tantes ne sont pas belles. »

Le seigneur passa à la seconde, et lui demanda pourquoi elle avait de si grosses lèvres.

— Mon cher neveu, répondit-elle, c'est à force de filer. Quand on file toujours, et que toute la journée on mouille son fil, les lèvres grossissent insensiblement.

Alors il demanda à la troisième pourquoi elle était bossue.

— Mon cher neveu, lui dit-elle, c'est à force de filer. Quand on est assise et courbée toute la journée, le dos se plie insensiblement.

Et alors le seigneur eut grand'peur qu'à force de filer sa femme ne devînt aussi horrible que ces trois Parques, il jeta au feu quenouille et fuseau. Si la paresseuse en fut fâchée, je le laisse à deviner à celles qui lui ressemblent.

— Mon conte est fini.

— Je vois avec plaisir, dis-je à mon Dalmate, qu'en votre heureux pays les femmes réussissent sans peine et sans esprit.

— Pas du tout, s'écria mon insupportable conteur, il n'y a pas d'endroit au monde où les femmes soient tout à la fois plus fines et plus sages. Ne savez-vous pas comment la fille d'un mendiant épousa l'em-

pereur d'Allemagne, et, tout empereur qu'il fût, se montra plus habile et meilleure que lui ?

— Encore un conte! m'écriai-je.

— Non, pas un conte, reprit-il, mais une histoire ; vous la trouverez dans tous les livres qui disent la vérité.

DE LA DEMOISELLE QUI ÉTAIT PLUS AVISÉE QUE L'EMPEREUR.

Il y avait une fois un pauvre homme qui vivait dans une cabane : il n'avait avec lui qu'une fille, mais elle était très-avisée.

Elle allait partout chercher des aumônes, et apprenait aussi à son père à parler avec sagesse et à obtenir ce qu'il lui fallait. Un jour il advint que le pauvre homme alla vers l'Empereur, et le pria de lui donner quelque chose.

L'Empereur, surpris de la façon dont parlait ce mendiant, lui demanda qui il était et qui lui avait appris à s'exprimer de la sorte.

— C'est ma fille, répondit-il.